

Nietzsche parlant de Machiavel

[...] Dans ces conditions, la fameuse lutte pour la vie me paraît n'être pas le seul point de vue d'où peut être expliqué le progrès ou l'accroissement de force d'un homme, d'une race. Il y a plutôt concours de deux éléments divers : d'abord, l'augmentation de la force stable par l'union des esprits dans la communauté de croyance et de sentiment ; puis la possibilité d'atteindre des fins plus hautes par le fait qu'il apparaît des natures dégénérantes, et par suite des affaiblissements et des lésions de cette force stable ; c'est précisément la nature la plus faible qui, étant la plus délicate et la plus indépendante, rend tout progrès généralement possible. Un peuple qui devient sur un point gangrené et faible, mais dans l'ensemble reste encore robuste et sain, est capable de recevoir l'infection de l'élément neuf et de se l'incorporer à son avantage. Chez l'homme pris isolément, la tâche de l'éducation est celle-ci : lui faire une assiette si ferme et si sûre que, dans l'ensemble, il ne puisse plus être du tout détourné de sa route. Mais alors le devoir de l'éducateur est de lui faire des blessures ou de mettre à profit les blessures que lui fait la destinée, et lorsque ainsi la douleur et le besoin sont nés, il peut y avoir aux endroits blessés inoculation de quelque chose de neuf et de noble. Toute sa nature l'accueillera en elle-même et plus tard laissera l'ennoblissement se marquer dans ses fruits. — En ce qui concerne l'Etat, Machiavel dit que « la forme des gouvernements est de fort peu d'importance, quoique des gens à demi cultivés pensent autrement. Le but principal de l'art de la politique devrait être la *durée*, qui l'emporte sur toute autre qualité, étant de beaucoup plus précieuse que la liberté » [Souvenir du *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, II]. Ce n'est que dans une grande durée sûrement fondée et assurée qu'une constante évolution et une inoculation ennoblissante sont en somme possibles. Il est vrai que, d'ordinaire, la dangereuse compagne de toute durée, l'autorité, se mettra en garde là contre.

Humain trop humain I, Caractères de haute et basse civilisation, §224.

*

Le plus difficile à faire passer d'une langue dans une autre, c'est le mouvement du style, qui a son origine dans le caractère de la race, ou, pour employer un terme physiologique, dans le rythme moyen de son « métabolisme ». Il y a des traductions qui, avec les meilleures intentions, sont presque des trahisons, parce qu'elles vulgarisent involontairement l'original, du seul fait qu'elles n'ont pu rendre son tempo résolu et gaillard, qui saute et aide à sauter par-dessus tous les dangers que représentent les choses et les mots. [...] Mais comment la langue allemande pourrait-elle, même dans la prose d'un Lessing, imiter le tempo de Machiavel qui, dans son *Prince*, nous fait respirer l'air sec et subtil de Florence et ne peut s'empêcher d'exposer les choses les plus sérieuses avec un fol *allegissimo*, peut-être non sans un malin plaisir d'artiste à oser ce contraste : une longue suite de pensées lourdes, massives, dangereuses, et un « mouvement » endiablé d'une humeur primesautière et charmante ? [...]

Par-delà le bien et le mal, L'esprit libre, §28.

[...] Mon repos, ma préférence, ma cure, après tout le platonisme, fut de tout temps *Thucydide*. Thucydide et peut-être *Le Prince* de Machiavel me ressemblent le plus par la volonté absolue de ne pas s'en faire accroire et de voir la raison dans la réalité, -- et non dans la « raison », encore moins dans la « morale ».... Rien ne guérit plus radicalement que Thucydide du lamentable enjolivement des Grecs idéalisés que le jeune homme à « éducation classique » emporte dans la vie en récompense de ses années de dressage au lycée. [...]

Le Crépuscule des idoles, Ce que je dois aux anciens, §2.

Nietzsche parlant de Cesare Borgia et de la Renaissance

On se méprend du tout au tout sur la bête et sur l'homme de proie (par exemple César Borgia) ; on se méprend sur la « nature », aussi longtemps qu'on cherche à découvrir « quelque chose de maléfique » ou même un « enfer » inné, au fond de ces êtres qui ont, par excellence, la santé du fauve de la jungle et l'exubérance de la flore tropicale ; c'est pourtant ce qu'ont fait presque tous les moralistes. On dirait que les moralistes ont la haine de la forêt vierge et des tropiques, et qu'il leur faut à tout prix discréditer « l'homme des tropiques », qu'ils nous donnent pour une dégénérescence malade de l'homme, son propre *inferno* et son propre bourreau. Pourquoi donc ? En faveur des « zones tempérées » ? En faveur des hommes modérés ? des hommes « moraux » ? des médiocres ? — Voilà une contribution au chapitre « la morale comme poltronnerie. »

Par-delà le bien et le mal, Sur l'histoire naturelle de la morale, §197.

*

Sommes-nous devenus plus moraux ? — Contre ma notion « par-delà le bien et le mal », il fallait s'y attendre, toute la *férocité* de l'abêtissement moral, qui, comme on sait, passe en Allemagne pour la morale même — s'est ruée à l'assaut : j'aurais de jolies histoires à conter là-dessus. Avant tout on a voulu me faire comprendre « l'indéniable supériorité » de notre temps en matière d'opinion morale, notre véritable *progrès* sur ce domaine : impossible d'accepter qu'un César Borgia, comparé avec nous, puisse être présenté, ainsi que je l'ai fait, comme un « homme supérieur », comme une espèce de *surhumain*... Un rédacteur suisse du *Bund*, non sans m'exprimer l'estime que lui inspirait le courage d'une pareille entreprise, alla jusqu'à « comprendre » dans mon œuvre que je proposais l'abolition de tous les sentiments honnêtes. Bien obligé ! — Je me permets de répondre en posant cette question : *Sommes-nous vraiment devenus plus moraux ?* Que tout le monde le croie, c'est déjà une preuve du contraire... Nous autres hommes modernes, très délicats, très susceptibles, obéissant à cent considérations différentes, nous nous figurons en effet que ces tendres sentiments d'humanité que nous représentons, cette unanimité *acquise* dans l'indulgence, dans la disposition à secourir, dans la confiance réciproque est un progrès réel et que nous sommes par-là bien au-dessus des

hommes de la Renaissance. Mais toute époque pense ainsi, *il faut* qu'elle pense ainsi. Il est certain que nous n'oserions pas nous placer dans les conditions de la Renaissance, que nous n'oserions même pas nous y figurer : nos nerfs ne supporteraient pas une pareille réalité, pour ne pas parler de nos muscles. Cette impuissance ne prouve pas du tout le progrès, mais une constitution différente et plus tardive, plus faible, plus délicate et plus susceptible d'où sort nécessairement une morale *pleine d'égards*. Ecartons en pensée notre délicatesse et notre tardiveté, notre sénilité physiologique, et notre morale d'« humanisation » perd aussitôt sa valeur — en soi aucune morale n'a de valeur : — en sorte qu'elle nous inspirerait à nous-mêmes du dédain. Ne doutons pas, d'autre part, que nous autres modernes, avec notre humanitarisme épaissement ouaté qui craindrait même de se heurter à une pierre, nous offririons aux contemporains de César Borgia une comédie qui les ferait mourir de rire. En effet, avec nos « vertus » modernes, nous sommes ridicules au-delà de toute mesure... La diminution des instincts hostiles et qui tiennent la défiance en éveil — et ce serait là notre « progrès » — ne représente qu'une des conséquences de la diminution générale de la *vitalité* : cela coûte cent fois plus de peine, plus de précautions de faire aboutir une existence si dépendante et si tardive. Alors on se secourt réciproquement, alors chacun est, plus ou moins, malade et garde-malade. Cela s'appelle « vertu » — : parmi les hommes qui connurent une vie différente, une vie plus abondante, plus prodigue, plus débordante on l'aurait appelé autrement, « lâcheté » peut-être, « bassesse », « morale de vieille femme »... Notre adoucissement des mœurs — c'est là mon idée, c'est là si l'on veut mon *innovation* — est une conséquence de notre affaiblissement ; la dureté et l'atrocité des mœurs peuvent être, au contraire, la suite d'une surabondance de vie. Car alors on peut risquer beaucoup, affronter beaucoup, et aussi *gaspiller* beaucoup. Ce qui autrefois était le sel de la vie serait pour nous un *poison*... Pour être indifférents — car cela aussi est une forme de la force — nous sommes également trop vieux et venus trop tard : notre morale de compassion contre laquelle j'ai été le premier à mettre en garde, cet état d'esprit que l'on pourrait appeler de *l'impressionnisme moral**, est plutôt une expression de la surexcitabilité physiologique propre à tout ce qui est *décadent**. [...]

Le Crépuscule des idoles, Flâneries d'un inactuel, §37.

*

Il est nécessaire de toucher ici un souvenir encore cent fois plus douloureux pour les Allemands. Les Allemands ont empêché en Europe la dernière grande moisson de civilisation qu'il était possible de récolter, — la *Renaissance*. Comprend-on enfin, veut-on enfin comprendre, ce qu'était la Renaissance ? *la transvaluation des valeurs chrétiennes*, la tentative de donner la victoire, avec tous les moyens, avec tous les instincts, avec tout le génie, aux valeurs *contraires*, aux valeurs *nobles*... Il n'y eut pas jusqu'à présent que *cette* seule grande guerre, il n'y eut pas jusqu'à présent de problème plus crucial que celui de la Renaissance, — *ma* question est celle qu'elle posait — : il n'y jamais eu de forme *d'attaque* plus fondamentale, plus droite, plus sévère, dirigée contre le centre, sur toute la ligne ! Attaquer à l'endroit décisif, au siège même du christianisme, mettre sur le trône papal des valeurs *nobles*, c'est-à-dire introduire ces valeurs dans les instincts, dans les besoins et les désirs inférieurs de ceux qui étaient au pouvoir... Je vois devant moi la *possibilité* d'une magie supraterrrestre, d'un parfait charme de couleurs : — il me semble que cette possibilité éclate dans tous les frissons d'une beauté raffinée, qu'un art s'y révèle, un art si divin, si diaboliquement divin, qu'on chercherait en vain à travers les

millénaires une seconde possibilité pareille ; je vois un spectacle si significatif et en même temps si merveilleusement paradoxal que toutes les divinités de l'Olympe auraient eu l'occasion d'un immortel éclat de rire — je vois *César Borgia pape*... Me comprend-on ?... Vraiment cela eût été la victoire que je suis seul à demander maintenant — : cela eût aboli le christianisme ! Qu'arriva-t-il ? Un moine allemand, Luther, vint à Rome. Ce moine, le corps chargé de tous les instincts de vengeance d'un prêtre malheureux, se révolta à Rome *contre* la Renaissance... Au lieu de saisir, plein de reconnaissance, le prodige qui était arrivé : le christianisme surmonté à son *siège* même — sa haine ne sut tirer de ce spectacle que sa propre nourriture. Un homme religieux ne sont qu'à lui-même. — Luther vit la *corruption* de la papauté, tandis qu'il aurait dû s'apercevoir du contraire : la vieille corruption, le *peccatum originale*, le christianisme, n'était plus sur le siège du pape ! Il était remplacé par la vie, le triomphe de la vie, le grand oui à l'égard de toutes les choses hautes, belles et audacieuses !... Et Luther *rétablit l'Église* : il l'attaqua... La Renaissance —, devint un événement dépourvu de sens, un grand *en vain* ! — Ah, ces Allemands, ce qu'ils nous ont déjà coûté ! [...]

L'Antéchrist, §61